

des soins que prend ici l'administration pour encourager l'industrie locale. Nous avons, à Paris, une exposition bien plus complète de nos produits africains.

Lorsque je rentrai à l'hôtel pour dîner, je trouvai la grande salle envahie par une nombreuse société de personnages en habit noir, buvant et banquetant. C'était une réunion d'autorités municipales et de notabilités commerçantes, célébrant quelque anniversaire. Un second salon avait été réservé pour les habitués militaires. Quant à nous, dîneurs vulgaires, on nous avait relégués dans les petits appartements. Nous nous ressentions de la solennité du jour, et comme au grand dîner civique il y avait eu beaucoup d'appelés et non moins d'élus, nous qui n'étions ni l'un ni l'autre, nous fûmes traités à la portion réduite : c'était véritablement la cuisine homéopathique. J'y admirai surtout une tourte de la grandeur d'une pièce de cinq francs où figuraient deux uniques cerises, tourte la plus mignonne que j'aie jamais vue, et qui, pompeusement placée dans un plat, en avait l'entière jouissance.

Au surplus, la faute en était moins au maître de la maison qu'à nous qui étions arrivés trop tard. Le nombre des convives de la journée avait dépassé toutes les prévisions, et le maître d'hôtel, qui crut devoir prendre la parole dans cette circonstance difficile, nous avait prévenus qu'il n'y avait plus rien, dès-lors qu'il ne pouvait pas nous donner grand'chose : il avait tenu parole.

L'esprit libre et l'estomac peu chargé, ce qui convenait fort à ma disposition cholérique, je descendis au champ-de-foire. J'y observai ce soir une sorte de rapprochement entre les têtes chrétiennes et les têtes indigènes : c'était un commencement de conquête morale. Il est vrai que l'effet en était peu flatteur et pas du tout artistique. Un certain nombre de Maures, fashionables

d'ateliers, renonçant à leur turban, s'étaient affublés d'une casquette de fabrique parisienne, ce qui, sur leur tête rasée, était d'un effet des plus comiques. J'en vis même un qui portait un chapeau, mais ce devait être un Israélite. Tout ce qui est musulman a horreur du chapeau, car il ne faut pas considérer comme tel son gigantesque couvre-chef de paille, qui tient autant d'un parasol que d'une coiffure.

Ce jour-là il y avait abondance de Juives, coiffées de leur petit bonnet de pourpre posé à la cime de leur abondante chevelure d'un noir de jais. L'une d'elles attirait tous les regards par sa taille majestueuse et sa rare beauté : fort richement mise, elle aurait pu représenter avec avantage la reine de Saba.

Ce climat doit être favorable à l'enfance ; malgré leur teint cuivré et leur tête rasée, les enfants maures sont charmants et ont un air de vigueur et de santé.

Les Mauresques et les Bédouines, fort promeneuses le jour et qu'on rencontre partout, sont beaucoup plus rares la nuit : on n'en aperçoit qu'une de loin à loin, n'osant pas se mêler à la foule et ne laissant voir que ses grands yeux noirs et leurs longues paupières.

Les marchands imagers attirent toujours les indigènes, qui s'arrêtent devant les Madones et devant une grande image, également coloriée, sur laquelle est écrit en français, en espagnol, en arabe : *véritable portrait du Christ*. Remarquez bien que chaque marchand a le sien, et que pas deux ne se ressemblent.

Les boutiques de joujoux sont aussi un grand sujet de contemplation pour les Bédouins nouvellement arrivés ; j'en ai vu un surtout que j'aurais pu comparer à Champollion essayant, pour la première fois, de déchiffrer les hiéroglyphes ; mais moins heureux, mon Arabe s'est retiré sans y avoir rien compris.

Chose étrange, c'est que les enfants de tout âge, de toute couleur et de toute tribu, sont en ceci plus habiles que les hommes. De même que le jeune chat reconnaît une souris, bien qu'il n'en ait jamais vu, le petit Arabe comme le petit Maure, comme le petit chrétien, comprend du premier coup-d'œil qu'un jouet a été imaginé à son intention, que c'est son bien, son patrimoine. Dès qu'on l'approche de lui, il tâche d'y atteindre, et s'il y réussit, il ne veut plus le lâcher. J'en fis immédiatement l'expérience. Je pris un de ces bambins, Kabyle ou Maure, haut de deux pieds, qui me grouillait dans les jambes, et, le soulevant, je le mis à portée de la marchandise. Je n'eus pas une minute à attendre : allongeant la main, il saisit un pantin par la tête, l'attira à lui et l'empoignant de l'autre il partit de toute la vitesse de ses courtes jambes. Je payai les deux francs que valait le pantin, et je ne regrettai pas mon argent.

Quand je fus fatigué de la cohue, je fus retrouver le monde paisible de l'autre côté de la place. C'est là que s'élève la statue du duc d'Orléans. Le prince est à cheval, l'épée à la main. Lors de la dernière République on voulait la jeter bas, mais son inscription la sauva. Le piédestal porte qu'elle a été dédiée au pays par la ville et l'armée. La ville et l'armée la regardant comme leur propriété, la défendirent contre les iconoclastes. Depuis, on n'a plus renouvelé cette tentative. Je ne connais pas de guerre plus stupide que celle qu'on fait aux monuments : malheureusement elle a existé de tous les temps, et dans certains pays elle existe encore.



CHAPITRE XLIV.

Suite d'Alger. — Ses rues, ses mosquées, ses bazars, ses Juives, ses négresses.

Si l'on n'appréciait l'ancien Alger que par ses rues, on ne pourrait certainement pas le citer comme une belle ville. Les principales sont celles de Bab-el-Oued et Bab-Azoun, auxquelles on a eu la bonne idée de conserver leur nom, la rue de la Marine, etc. Sans être ni bien larges ni très-régulières, ces rues, par leurs édifices, leurs élégants magasins et le mouvement qu'elles présentent, ont un intérêt que leur envieraient des cités plus importantes. C'est surtout par cette animation et le pittoresque des costumes que celle-ci plait tout d'abord. Ajoutons que le séjour qu'on y fait ne détruit pas cet intérêt. La société y est nombreuse et agréable, et l'on y rencontre, dans le civil comme dans le militaire, beaucoup d'hommes distingués. En outre, la vie animale y est bonne, abondante et moins chère qu'en France.

Parmi les rues, on peut citer aussi, pour ses bâtisses

et sa population, celle de l'Intendance, ainsi nommée de l'intendance militaire et de l'intendance civile, dite *Direction de l'intérieur*, qui y sont placées.

Non loin de là est un ancien palais du dey, car il ne se tenait pas toujours dans sa cage de la Kasba. Près de la place du Gouvernement en est un autre : on en a fait l'évêché ; très-bonne destination, puisqu'il est à croire qu'il sera ainsi conservé. En voici donc un de sauvé, et c'est quelque chose. Déjà bon nombre de ces chefs-d'œuvre des Maures ont disparu, et l'on doit s'attendre à ce que la ligne fatale, la ligne officielle, a ligne droite, ne tardera pas à mettre bas les autres. Je reviens souvent sur ce fanatisme de l'alignement ; c'est qu'il a fait autant de ravages en France que les sauvages spéculations de la bande noire : c'est le vandalisme moderne. Moi aussi j'aime la régularité dans les villes, mais non pas quand elle s'attaque aux monuments et aux souvenirs historiques et lorsque, pour placer deux baraques, elle renverse un palais sous prétexte qu'il empiète sur la voie publique. Avec ce système, vous raseriez Gênes, Venise, Rome, et pour avoir de belles rues vous renoncerez aux belles villes. C'est ainsi que ce chef tartare, dont les idées sur ce point étaient plus radicales encore, voulait détruire toutes les cités, afin d'avoir, pour y placer ses tentes, des plaines où rien n'arrêtât la vue.

Mes conclusions ici sont celles de la chanson : *l'excès en tout est un défaut*. Faisons des rues et des routes droites, mais ne les faisons pas aux dépens de nos monuments nationaux, ni même de ceux des peuples chez qui la victoire nous conduit. Il est toujours facile de détruire, il l'est beaucoup moins d'édifier, et l'édifice qui rappelle un grand souvenir ou qui caractérise une époque ne se réédifie pas : sa perte est irréparable.

Parmi les maisons conservées, est la mairie, ancien hôtel Bacri, d'où est sorti le motif ou le prétexte de la guerre de 1830. Une somme de sept millions dus à M. Bacri, Israélite algérien, par le dey régnant, qui préférait les garder, amena la querelle. C'était une affaire de juge-de-peace ou tout au plus de tribunal civil, mais la politique, habile à grandir comme à rapetisser, en fit un sujet de guerre qui manqua de devenir européenne. Elle coûta au dey ses États et à son vainqueur sa royauté, car il est certain que, sans la conquête d'Alger, les ministres de Charles X n'eussent pas osé faire paraître les ordonnances, et la révolution n'avait pas lieu. On dira qu'elle eût éclaté plus tard : c'est possible, mais ce n'est pas certain.

Près de la porte Bab-el-Oued, celle-là même qui conduit aux bains et au jardin Marengo, est une place où, chaque semaine, se tient le marché aux bestiaux. C'était là que, sous le gouvernement du dey, les individus non musulmans étaient mis à mort, et c'est encore là, aujourd'hui, que la peine capitale est appliquée sans distinction de religion. Il faut dire, en l'honneur de la civilisation européenne, que ces exécutions ne s'élèvent pas à la dixième partie de celles qui avaient lieu sous les tribunaux ou le bon plaisir musulman.

De la place du Gouvernement, dont un côté donne sur le port, si l'on descend un long escalier, on trouve, avant d'arriver au quai, le marché aux légumes et aux fruits. Avec nos produits d'Europe, vous y trouvez ceux d'Afrique : des dattes, des bananes, des limons, etc. En continuant d'avancer vers le quai, vous êtes dans la poissonnerie où le naturaliste peut faire, avec succès, un cours d'ichthyologie. On voit bien que les pêcheurs à la ligne ne sont pas seuls chargés de l'approvisionnement; je n'ai vu nulle part une telle variété de poissons et

de coquillages. Comme ces poissons viennent d'être pêchés, ils ont encore leurs brillantes couleurs. Parmi les coquillages, sont des moules de la forme des nôtres, mais ayant douze à quinze centimètres de longueur : avec une demi-douzaine on ferait un plat.

Ce qui n'est pas moins curieux que les poissons et les coquilles, ce sont ceux qui les vendent. Il y en a aussi de toutes les couleurs. Espagnol, Mahonais, Maltais, Toscan, Maure, nègre, Juif, Arabe, c'est à qui vous vantera sa marchandise, qu'ils vous offrent en cinq à six langues diverses où ils s'efforcent de glisser quelques mots français. Je ne sais si l'un d'eux, mulâtre ou quarteron, avait appris la grammaire sous un maître picard, mais je me frottai les oreilles en l'entendant me crier, en me montrant un merlan : *not moitre, bieu pichon*.

Les dames ne manquent pas au marché. Les Espagnoles, bonnes ménagères, y étaient en majorité. Le mouchoir en marmotte ne les coiffait pas toutes ici ; il y en avait d'une classe plus élevée, ainsi que l'annonçaient leur voile noir et leur mantille ; mais, pauvres ou riches, toutes ces femmes étaient bien chaussées.

On y voyait quelques Françaises en chapeau, suivies d'une bonne. Les indigènes ne s'y montrent guère, soit que leurs maris n'aiment pas le poisson, soit qu'elles s'occupent peu de leur cuisine. Je ne saurais dire ce que font les femmes maures et arabes à Alger, et si même elles font quelque chose ; dans aucun pays, je n'ai rencontré plus de personnes du sexe musant par les rues, allant et venant sans but apparent, à peu près comme ces petites filles qu'on envoie seules à l'école et qui, pour y arriver le plus tard possible, s'arrêtant devant chaque mouche qui vole, ne font point deux pas par minute. Ces femmes semblent personnifier l'ennui ; aussi

leur aspect me faisait une sorte d'effet narcotique, et, plus d'une fois, je me sentis bâillant à leur approche.

Les Juives forment contraste avec elles ; elles circulent également, par toute la ville, une bonne partie du jour : ce n'est probablement aussi que pour y flâner, mais leur flânerie a quelque chose d'affairé qui écarte l'idée du désœuvrement complet.

Les Espagnoles n'ont cet air occupé qu'à l'heure de la provision, car si l'Espagnole fait de mauvaise cuisine, ce n'est certainement pas faute de s'en occuper, c'est plutôt parce qu'elle s'en occupe trop.

En revenant du port, je vais visiter une mosquée dont la porte est voisine de la place du Gouvernement. Donnant sur une rampe qui descend vers le quai, cette porte est assez difficile à trouver. En voulant y entrer, je me trompe de route, et me voici dans une pièce ornée de belles nattes où sont plusieurs indigènes très-proprement vêtus. Je les prends pour des dévots se préparant à la prière ; j'ôte mes souliers, j'avance vers une portière en étoffe que j'écarte et je me trouve en face d'un vénérable Turc en turban, assis à un comptoir sur lequel étaient des piles d'écus et des pièces d'or. A mon apparition, il fit un mouvement comme pour dissimuler son trésor, et je vis que si j'étais bien dans un temple, ce n'était pas celui que je cherchais. Mon homme était un banquier-changeur, et je le surpris au moment qu'il vérifiait sa caisse. Je le saluai et je me retirai comme j'étais venu.

Cette fois je trouvai la bonne porte ; quelques Maures prosternés faisaient leurs dévotions. L'un d'eux près de qui je passai, me voyant ôter mes souliers, me dit : *buono*.

Cette mosquée, sans être remarquable comme architecture, est fort bien tenue. Elle a la forme d'une croix,

ce qui lui donne assez l'air d'une ancienne église chrétienne. Des lampes suspendues à la voûte en sont le seul ornement.

En suivant la rue de la Marine, on arrive à une seconde mosquée qui vous frappe tout d'abord par sa façade formée de dix-huit colonnes en marbre et huit plus petites soutenant des ogives. Cette façade est de construction française et date de peu d'années ; bien harmoniée à l'ensemble de l'édifice, elle est le plus bel ornement de la rue. L'intérieur du monument est un curieux spécimen de l'architecture mauresque ; rien de plus original que ces cent quatre colonnes, ces arceaux et ces dômes.

Cette mosquée a sa cour, mais petite, et son jardin avec sa fontaine. Une galerie extérieure l'entoure, donnant sur la rade, le port et une partie de la ville. Les musulmans tiennent à laisser libres les abords de leurs temples ou à les faire précéder d'une cour ou d'un jardin. C'est le contraire chez nous, et les trois quarts de nos grandes cathédrales sont masquées par des maisonnettes que nos pères se sont empressés d'y adosser et qui y font l'effet de ces petuncles et autres corps parasites qui s'attachent à la surface des plus belles coquilles. Dans quelques villes, on a eu le bon sens de dégager les temples de ces constructions déplorables. Ailleurs, on en ajouta à celles qui existaient, et j'en pourrais citer qui ne remontent pas à dix ans.

Ces deux mosquées n'ont chacune qu'un seul minaret, peu élevé comme l'édifice lui-même ; la seconde surtout est basse et demi-souterraine. En sortant, je donnai trois francs au gardien ; cela lui parut sans doute une grande générosité, il me remercia en croisant ses mains sur sa poitrine d'une façon tout-à-fait dramatique. Il en fut de même de deux petits Maures très-éveillés qui

m'avaient suivi et à qui j'avais donné quelques sous.

En rentrant sur la place du Gouvernement, je m'arrête de nouveau devant la statue du duc d'Orléans, que je n'avais vue que la nuit ; je fus frappé de la ressemblance : c'est bien là sa pose et ses traits. L'histoire gardera de ce prince un bon souvenir ; brave, il avait, avec un jugement sain, une instruction véritable et un cœur excellent ; il aurait donné à la France un souverain digne d'elle. J'en parle avec connaissance de cause, car je l'ai connu personnellement.

Je vois la place Mahon et celle de Chartre ; je remonte la rue du même nom, à laquelle viennent aboutir des bazars qui semblent autant de ruches. Il y a là peu de flâneurs, tout le monde est occupé ou semble l'être ; les uns vendent, les autres achètent, mais le plus grand nombre travaillent à la manière du pays, assis sur un tapis les jambes croisées. Ces ateliers ouverts où l'on entre de plain-pied semblent faire partie de la rue ; là, on rencontre à chaque pas des brodeurs en or et en soie, nombreux partout dans les états musulmans, où l'on pousse le goût de la toilette bien plus loin que chez nous.

Il est assez remarquable que, chez les hommes, cet amour de parure est toujours en sens inverse de leur degré de civilisation. Le Turc, le Maure, le Persan, demi-civilisés, se parent plus que le Français, l'Anglais, l'Allemand, etc., et l'homme encore barbare, le sauvage, plus que tous les autres. Ce chef indien, pour paraître dans un banquet, un combat, une cérémonie funéraire, emploiera dix fois plus de temps à peindre et orner son corps, à disposer les plumes de son bonnet et de son manteau, que n'en mettrait chez nous la coquette la plus raffinée. Notre garde-robe, si nous ne sommes ni administrateur, ni général, ni colonel de hussards, vaudra

quelques centaines de francs ; celle d'un Arabe ou d'un Maure, y compris l'équipement de son cheval, s'élève quelquefois à des sommes fabuleuses. C'est qu'on devient d'autant plus fier de son corps qu'on a moins de raison de l'être de son esprit, chose qui arrive toujours chez les peuples où l'esprit ne compte pour rien.

Cette rue de Chartre présente, aux voitures près, un mouvement comparable à celui du quartier Saint-Denis ou des rues les plus populeuses de Naples. Je ne sais s'il en est toujours ainsi, ou bien si la foire avait attiré à Alger cette masse de Bédouins et de Kabyles, mais la rue entière en était blanche. Beaucoup de têtes noires se montraient sous le burnous, alors elles me rappelaient ces troupeaux de moutons blancs à tête noire qu'on rencontre quelquefois dans la campagne de Rome.

A chaque coin de rue, on voyait accroupies deux à trois négresses vendant des pains, des fruits, des légumes. Elles sont toujours entourées de Bédouins, marchandant un pain, un melon, une botte de carottes, car ils marchandent tout.

Certains magasins, et ce ne sont point les moins riches, n'offrent que des objets à l'usage des Arabes : des caftans, des burnous, des selles maures, etc. ; les marchands sont des Turcs, des Juifs, des Maures, des Italiens. Les Français sont là en minorité : leurs comptoirs sont dans des rues plus aérées.

Je passais non loin d'un Turc qui vendait des parfumeries ; tout d'un coup je le vois frapper au visage un Bédouin en vociférant beaucoup, et le Bédouin le lui rendre en ne criant pas moins. Je ne sais où ils allaient en venir, quand, me remarquant dans la foule, j'étais le seul Franc qui s'y trouvât, le Turc me fait invitation d'approcher ; puis il me montre à son adversaire : je vis qu'il me proposait pour arbitre. Le

Bédouin acquiesça par un signe à cette proposition, et moi par un autre. Le Turc parlait la langue franque : je compris aussitôt l'affaire. Il vendait des petits pains de savon parfumé à cinq centimes la pièce ; il en avait vendu quatre au Bédouin pour vingt centimes, mais celui-ci en avait pris un de plus et ne voulait pas le rendre, prétendant qu'il n'en avait que quatre, qu'il montrait en effet dans sa main. Je m'aperçus qu'il tenait l'autre fermée : je lui dis de l'ouvrir, il s'y refusa ; alors je pris dans sa main ouverte un des quatre pains et je le rendis au marchand. Le Bédouin ne fit aucune observation, il referma sa main et partit sans ouvrir l'autre, hué par la foule qui s'était approchée pour voir le dénouement. Le Turc replaça gravement son pain dans le tiroir, me remercia d'un signe de tête et se remit à fumer.

J'avais besoin d'un cordon pour attacher ma montre, car la chaîne d'acier, à laquelle je la tiens ordinairement suspendue, s'était tellement oxydée par suite des coups de mer, qu'il fallait la réparer ; j'entre donc dans une boutique de passementier. Au comptoir était un jeune Maure de neuf à dix ans, qui me demanda, en très-bon français, ce qu'il y avait pour mon service. Je lui réponds en lui montrant une pelotte de cordonnet que je voyais dans un bocal : c'était un tissu de bourre de soie assez commun. Je veux savoir combien cela coûtait le mètre ? Il me dit un franc. C'était quatre fois sa valeur. Sur mon refus, il m'en montre d'autres en coton qu'il me fait quarante centimes. Ici, c'était huit fois, ou trente-cinq centimes de trop. N'importe, je paie ; il me mesure un mètre, et je vois qu'il m'en rogne quelques centimètres. Je lui compte huit sous ; il les vérifie tous l'un après l'autre, et il m'en rend quatre en me disant qu'ils ne sont pas bons. Je les examine,

ils étaient absolument comme les autres : mais l'un, selon lui, était trop petit, l'autre avait une ébréchure, un troisième était faux, un quatrième n'était pas bien marqué. Ennuyé, je prends une pièce d'un franc ; c'était probablement où il voulait en venir. Après l'avoir bien soupesée, il me rend douze sous que je reçois sans les regarder. Plus tard, quand je voulus m'en servir, je m'aperçus que sur les douze il n'y en avait que quatre qui eussent cours à Alger ; le reste était des pièces étrangères sans marque ou démonétisées. Je me dis : ce garçon-là est un habile financier, il fera fortune.

Parmi les marchands de cette rue, il doit y avoir aussi des Juifs, car j'y rencontre beaucoup de femmes et de jeunes filles de cette nation. Une chose assez bizarre, c'est que ces Juives ne brunissent pas ici comme les Européennes ; elles n'ont pas cette fraîcheur rosée de nos filles du nord, mais elles sont aussi blanches.

Les Juifs de toutes les classes ont, depuis la conquête, gagné en tranquillité et en considération : ont-ils gagné en fortune ? Je ne saurais l'affirmer. Il leur était plus facile d'exploiter des Turcs que des Français ; néanmoins, il y en a beaucoup de riches, et ils le deviendraient tous s'ils n'avaient pas pour concurrents les Maures, qui, eux non plus, ne sont pas maladroits en affaires.

Si les mariages entre les chrétiens et les Israélites sont rares en Afrique, il n'en est pas de même des unions passagères, et, sous ce rapport, les Juives n'ont contre les chrétiens aucun préjugé invincible. Les chrétiens, les militaires surtout, semblent en avoir moins encore ; il en est même qui, aimant à la fois la belle et la dot, pousseraiènt l'aventure jusqu'au mariage. Probablement que la belle préfère être aimée pour elle-même ; elle veut bien d'un Français pour adorateur, elle n'en veut pas pour mari.

Mes goûts d'antiquités ou des souvenirs d'autres temps m'ont, comme tous les autres pionniers de la science, conduit, pendant mon séjour en Afrique, dans les boutiques dites *de bric à brac* ou de curiosités. Or, en tout pays, ce genre de commerce est dévolu aux enfants de Moïse. Mes recherches ne furent pas heureuses en ce qui concernait les choses anciennes ou de ma compétence. C'eût été tout différent pour les articles nouveautés, et, dans ces magasins, les bijoux les plus brillants et aussi les plus courus étaient d'ordinaire les yeux des demoiselles de la maison.

Après avoir exploré le vieil Alger, je gagne le nouveau, ou ce qu'on appelle le quartier neuf. Là, on se retrouve en Europe. C'est Londres ou Paris, avec des noms français illustrés en Afrique : la rue Joinville, la rue Bugeaud, etc. Je salue, en passant, la statue du père Bugeaud, comme on nomme encore à Alger ce soldat orateur et agriculteur, qui maniait aussi bien la charrue que la parole et l'épée. Ces rues nouvelles, larges, droites, ornées de grandes et belles maisons, font honneur à l'administration française ; je crains seulement qu'on n'ait pas pris assez de précautions contre le soleil et les tremblements de terre.

Avant d'arriver à la porte d'Isly, on rencontre un palmier assez beau, ce qui n'est pas très-commun ici. Après cette porte, à droite, est une place, sorte de caravansérail, où s'arrêtent les chameaux et leurs propriétaires maures et bédouins. Il y en a, en ce moment, un nombre considérable, venus pour assister aux courses. Leurs animaux au long cou, les uns à genoux, les autres couchés ou debout, rappellent les scènes de la Bible.

Non loin de là, je m'arrête devant un petit camp de négresses vendant, comme d'ordinaire, des comestibles divers. Un Arabe, perché sur son chameau, marchande

quelques pains ; la négresse, assise à terre, lui répond et finit par les lui envoyer par un jeune nègre, son fils ou son domestique. Le Bédouin remet l'argent au porteur : la négresse ne trouve pas son compte ; le Bédouin veut partir, la négresse se lève, saisit la bride du chameau. Le cavalier se baisse pour la dégager ; dans ce moment, elle lui allonge un vigoureux coup de poing et, tandis qu'il secoue les oreilles, elle lui arrache ses pains, lui jette son argent à la face et va tranquillement se recroiser les jambes.

Le Bédouin avait quelque envie de se fâcher, mais toutes les négresses et les négrillons du camp se mirent à vociférer contre lui d'une telle manière, qu'il prit le parti de la prudence : il descendit de sa monture, ramassa son argent et s'en fut gravement acheter du pain un peu plus loin.

De cette petite aventure et d'une ou deux autres que j'ai citées, j'ai conclu que les dames noires formaient, en Algérie, un corps très-respectable, et qu'il ne faisait pas bon d'empiéter sur leurs droits. J'en ai rencontré qui, si l'on en pouvait juger à leur taille et à la carrure de leurs épaules, auraient pu lutter avec nos hercules du nord.

Il y en a aussi de mignonnes et de fort jolies. J'en ai, un jour, vu une qu'accompagnait un officier arabe décoré ; elle était mise à la mauresque avec une élégance parfaite. A la couleur près, il était difficile de rien voir de plus beau que cette jeune femme. Elle rappelait tout-à-fait ces odalisques qu'on voit dans le tableau de *la Smalla* et quelques autres toiles de Vernet. Mais elles ne sont pas toutes ainsi, tant s'en faut, et nulle part on ne rencontre de contrastes plus frappants et mieux tranchés. Au lieu de faire aller nos jeunes peintres copier ce qui l'a été mille fois, on ferait mieux de les en-

voyer chercher en Afrique des types originaux. En peignant le beau, il ne faut pas toujours négliger le laid. Si le bien est, physiquement et moralement, la conséquence de la possibilité du mal; si l'un est impossible sans l'autre, il en est de même pour nous du laid et du beau. La laideur fait merveilleusement ressortir la beauté, qui cesserait d'être appréciée et même comprise si elle était une et générale.

C'est pour cela peut-être que telle négresse nous paraît si belle : le contraste la divinise à nos yeux, parce que, sous la même peau, nous en avons vu d'effroyables. Effroyables est le mot, car il en est qu'à leurs mâchoires proéminentes, leurs grosses lèvres, leurs narines ouvertes, leur nez écrasé, on dirait tenir autant du babouin que de l'homme.

Pourtant celles-là aussi trouvent des adorateurs, et même des maris. J'en ai remarqué une de cette physionomie accompagnée de deux enfants qu'à leur laideur native, on reconnaissait pour les siens. Chose plus curieuse encore, ils étaient mulâtres et parlaient français : un blanc était donc l'heureux époux de cette Vénus quadrumane.

Malgré mon désir de paix universelle et de la confraternité des peuples, je me soucierais peu d'une semblable variété de citoyens français.



CHAPITRE XLV.

Suite d'Alger. Le théâtre.— La bourrasque.— Promenade dans l'Atlas.

Le chameau.

Le siroco souffle toujours ; il fait un temps lourd qui rend la vie insupportable. Pour comble d'infortune, la glace, assurait mon hôte, manque en ce moment à Alger, et, sous ce prétexte, on vous sert de l'eau tiède. C'est alors aux indigènes qu'il faut s'adresser : ici, les Maures seuls savent se procurer de l'eau et de l'air frais. Si le siroco soufflait toujours, j'aurais peine à m'accoutumer à ce pays. De ce temps, il est difficile de travailler et pas plus aisé de manger ; je n'ai pris, aujourd'hui, qu'un petit gâteau pesant à peine deux onces. Je conçois la vie des Arabes : le jeûne et la paresse.

Espérant retrouver l'appétit en changeant de nourriture, je vais dîner dans un restaurant, où je suis fort bien servi à un prix très-minime. Il faut que l'Algérie offre bien des ressources pour que, dans sa capitale,

avec le surcroît de population qui s'y trouve à cette époque, on puisse vivre à si bon marché.

Les moyens de locomotion ne sont pas plus chers : on a une calèche ou une berline à quatre places, fort propre, à deux chevaux, avec un cocher bien tenu, moyennant deux francs par heure.

De la place du Gouvernement partent, à tout instant, des omnibus pour la ville et pour les environs. Les femmes arabes en font grand usage ; deux à trois fois je n'y pus trouver place, parce que tous étaient occupés ou retenus par ces dames. Les omnibus et plus encore les diligences ont fait grand tort aux chameaux. Les Maures et même les Arabes n'ont pas tardé à les apprécier pour les voyages, comme leurs femmes faisaient des omnibus pour leurs promenades ou leurs courses en ville, et, toutes les fois qu'ils le peuvent, ils s'en servent soit pour leur famille, soit pour eux-mêmes. Je serais curieux de voir un ménage arabe faisant sa première course en chemin de fer.

Après le dîner, j'entre dans un temple protestant, portant cette inscription : Au Christ rédempteur. Ce temple, à colonnes ioniques crénelées, est petit mais d'un bon goût. C'est une construction toute nouvelle. Le pasteur est un jeune homme très-soigneusement mis, en habit noir, et qu'on croirait paré pour une soirée dansante ; il fait une exhortation en très-bons termes à une douzaine de dames et à autant d'enfants, puis leur chante un psaume d'une voix assez juste, mais qui aurait besoin d'accompagnement.

Quoique l'habit ne fasse pas l'homme, je n'aime, dans aucune religion, les prêtres vêtus comme les bourgeois, surtout quand ces bourgeois le sont comme des pantins. Quelque mérite qu'ait l'officiant, un costume étriqué lui nuira toujours, en chaire comme à la tribune.

Admettons que nos curés disent la grand'messe en frac et que les chantres, les enfants de chœur et le suisse soient en veste ou en paletot, si cela n'influe en rien sur les personnes véritablement pieuses, il n'en sera pas de même sur les autres, et vous en ferez bientôt des chrétiens indifférents.

J'entre dans plusieurs maisons mauresques. Quoique toutes bâties d'après un même système, elles offrent, dans leur détail, une variété qui charme : cela n'a rien de grandiose, mais c'est gracieux. Ces cloîtres à arceaux avec ces doubles colonnettes droites ou torses, ces murs garnis de faïence aux couleurs vives et tranchantes, ces divans de marbre blanc assez larges pour s'y asseoir ou s'y étendre, présentent un tout qui satisfait et qui repose, parce qu'il est bien approprié au climat. C'est seulement là qu'on peut respirer et trouver quelques instants de bien-être.

Je descends la rue Bab-el-Oued et j'arrive en face du grand théâtre, bel édifice à colonnes, nouvellement construit, et qui fait honneur à l'architecte et à l'administration municipale.

C'était l'heure du spectacle, j'y entre. L'intérieur de la salle est également fort convenable et digne d'une grande ville. Il y a peu de dames dans les loges : la chaleur en est cause ; mais les stalles, les avant-scènes, les galeries sont remplies d'hommes, la plupart en uniforme.

Le parterre est comble de sous-officiers et de soldats. Parmi les sous-officiers, une demi-douzaine, fort jeunes ou fort gais, sont arrivés avec des mirlitons qu'ils ont achetés à la foire. Usant du privilège de ce temps de jubilé, ils entonnent, en attendant qu'on lève le rideau, un sextuor de leur instrument. On juge de l'effet ! Quelques amateurs, car il y en a de tout, applaudissent

et crient *bis*. Ils recommencent. On applaudit de nouveau et l'on crie *ter*. Alors l'opposition siffle. Elle était toute bourgeoise; conséquemment tous les militaires se lèvent en faveur des mirlitons; personne ne voulant céder, on en vint aux mots. Les coups allaient suivre, quand le commissaire arriva; or, un commissaire est ici un personnage redouté, au moins du civil. A son aspect les sifflets se taisent. Les mirlitons commençaient à chanter victoire, mais, à leur tour, il leur prescrit le silence. Plus récalcitrants, ils n'en tiennent compte; il les menace de la porte et deux gendarmes se montrent. L'effet dulcifiant du gendarme est le même partout, c'est un calmant auquel l'homme du midi ne résiste pas plus que celui du nord; aussi, au seul aspect du tricorne, les mirlitons rentrèrent en poche.

Je n'aperçus aucune femme indigène, mais plusieurs burnous étalaient leur blancheur dans les stalles. On donnait les *Mousquetaires de la Reine*. Il y avait deux bonnes chanteuses, deux bons ténors ou barytons, une excellente basse, enfin un orchestre qui n'était pas mauvais. Au total, l'ensemble de la représentation valait tout ce que j'ai vu de mieux dans nos provinces, sans en excepter Marseille et Bordeaux.

Étant sorti pendant l'entr'acte, je vois la foule les yeux fixés sur le versant de l'Atlas: toute la montagne est en feu. Les uns disent que le siroco est la cause de cet embrasement spontané; d'autres, que ce sont les Arabes. Ces incendies, s'étendant quelquefois à des distances considérables, atteignent les bois, les moissons et font beaucoup de mal.

Je rencontre mon officier du 35^e et nous échangeons quelques paroles. C'est un caractère bien tranché, et l'on s'explique, en le voyant et en l'entendant, l'action d'éclat qui l'a fait décorer.

Il y avait longtemps que je n'avais, au théâtre, entendu de bonne musique; je fus, jusqu'au bout, satisfait de celle-ci, et je regrette de n'avoir pas conservé le nom des chanteurs et chanteuses qui méritaient une mention honorable.

Malgré l'horrible chaleur qu'il fait au dehors, la température était modérée dans l'intérieur de la salle et bien moins élevée que dans nos théâtres de Paris, où l'on semble être sous la machine pneumatique. Ces ventilateurs inaperçus et placés de manière à ne pas exposer les spectateurs à des courants d'air, devraient être appliqués partout.

Après la représentation, nous retrouvons la terrible illumination de la montagne; elle s'était considérablement accrue et, se reflétant dans la mer, formait un vaste tableau qui me rappelait l'Etna et son courant de lave. C'est à l'est que s'étendait l'incendie qui avait commencé sur huit points différents.

Malgré l'heure tardive et la foule qui se trouvait encore dans la rue, je n'y remarquai aucun symptôme de désordre, et il en fut ainsi tout le temps de mon séjour à Alger. Lorsque tant de nations, et dès-lors tant de passions et d'intérêts divers, sont en présence, maintenir la concorde n'est pas chose aisée. Honneur donc à l'administration qui y parvient. Le nombre de crimes et de délits qui se commettent ici n'excède pas, à population égale, celui de nos villes de France; il y est moindre, m'assurait un Espagnol, que celui de bien des villes d'Espagne.

Après avoir fait la part de la police, il faut aussi faire celle de la sobriété. Est-ce l'exemple des Arabes qui nous a gagnés? Est-ce l'effet du climat? Il est bien certain que les orgies de table, les excès de boissons sont ici plus rares qu'ailleurs, et qu'on n'y rencontre

que peu ou point d'ivrognes. J'en ai certainement moins vus à Alger qu'à Constantinople, quoiqu'à l'époque où j'y étais pas un seul soldat allié n'y eût encore mis les pieds.

J'ajouterai que, malgré le grand nombre de filles publiques de toutes les couleurs, que le séjour constant d'une armée et une population en majorité célibataire, attirent à Alger, on n'y est, même dans les quartiers qu'elles habitent, ni insulté, ni grossièrement provoqué, comme cela arrive dans bien des villes européennes, notamment en Angleterre. Cela vient encore de ce que ces malheureuses boivent moins qu'en Europe; on n'y voit pas de femmes ivres, rencontre qui n'est pas rare à Paris et qui est très-commune à Londres.

J'arrive chez moi véritablement fourbu. Ce vent du désert brise les jambes, coupe l'appétit et rend inhabile à tout; s'il règne souvent ici, j'aimerais autant habiter la Sibérie.

En me couchant, j'avais laissé ma croisée ouverte pour avoir un peu de fraîcheur, et grâce au courant d'air j'avais pu m'endormir. Tout-à-coup je suis réveillé par un vacarme si épouvantable et un tel soubresaut de mon lit que je crus qu'un tremblement de terre renversait la maison. Des carreaux qui se brisent à droite et à gauche me confirment dans cette idée. Je m'élançai dans la chambre, m'attendant à tout instant à une seconde secousse.

Elle ne vint pas. Il n'y en avait même pas eu du tout: c'était le vent qui avait, en poussant la fenêtre, fait tomber la table et ébranlé mon lit. Je ne compris pas ceci d'abord et je courus au corridor où j'entendais un grand mouvement: la même alerte ou le même bruit de carreaux cassés avait éveillé tous ceux qui, comme moi, avaient laissé leurs fenêtres ouvertes. Le jour,